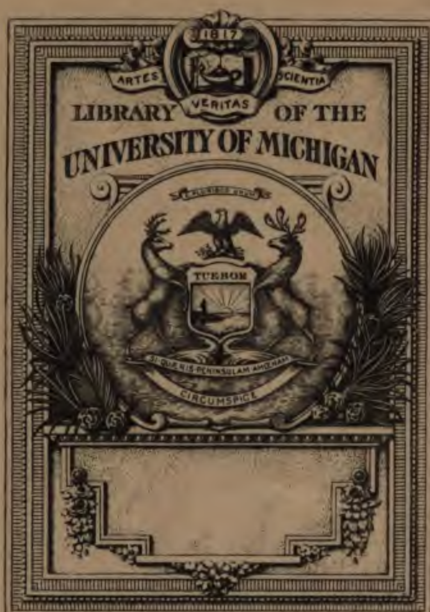

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

LES

RIGUEURS

DU

CLOITRE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES, EN PROSE, MÊLÉE D'ARIETTES;

Repréſentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 23 Août 1790.

Paroles de M. FIÉVÉE, Muſique de M. BERTON.



A PARIS,

Et ſe trouve à BRUXELLES,

Chez J. L. DE BOUBERS, Imprimeur-Libraire.

1793.

PERSONNAGES.

LUCILE, religieuſe.	*Mme. St.-Aubin.*
EMILIE, autre religieuſe, amie de Lucile.	*Mme. Crétu.*
L'ABBESSE.	*Mme. Desforges.*
LA SOUS-PRIEURE.	*Mlle. Leſcot.*
UNE VIEILLE RELIGIEUSE.	*Mlle. Desbroſſes.*
CHŒUR DE RELIGIEUSES.	
LE COMTE, deſtiné autrefois à devenir l'époux de Lucile.	*M. Michu.*
UN OFFICIER de la garde nationale.	*M. Granger.*
CHŒUR DE SOLDATS de la garde nationale.	

La Scène eſt à Paris, dans un Couvent.

LES RIGUEURS DU CLOITRE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un jardin dans l'intérieur du Couvent. Le mur du fond laisse voir derrière lui le clocher de l'église. A gauche de la Scène, il doit y avoir un bosquet, en forme d'oratoire.

SCENE PREMIERE.

LUCILE, LE COMTE.

Duo.

LUCILE, *entrant sur la scène d'un air égaré.*

De grace, si je vous suis chère,
Fuyez, fuyez ce lieu d'horreur.

LE COMTE.

Calmez plutôt votre terreur
Elle pourrait découvrir le mystère.

LUCILE.

Ah! mon cher Comte, sauvez-vous.

LE COMTE.

Qui? moi! que je vous abandonne
A leurs soupçons, à leur courroux!
Non, non..... jamais.

LUCILE.

Je vous l'ordonne.....
Je vous le demande à genoux.

LE COMTE.

Qu'exigez-vous?

LUCILE.

Eloignez-vous.

LE COMTE.

Je ne le puis.

LUCILE.

Ah! je frissonne....:

Fuyez.....:

LE COMTE.

Jamais.

LUCILE.

Au nom des Dieux!

Fuyez, abandonnez ces lieux.

LE COMTE.

Hélas! si je vous abandonne,
Qui donc pourra vous secourir.

LUCILE.

La mort partout nous environne,
Hélas! on peut vous découvrir.
Fuyez, c'est l'amour qui l'ordonne,
Voulez-vous me faire mourir.

LE COMTE.

Hélas! que je vous abandonne.

LUCILE.

Au nom des Dieux!
Quittez ces lieux.

LE COMTE.

Non, je ne puis quitter ces lieux.

SCENE II.

LUCILE, LE COMTE, EMILIE.

LUCILE, *voyant entrer Emilie.*

EH bien! ma chère Emilie, mes malheurs sont-ils au comble?

EMILIE.

Rassurez-vous, malheureuse Lucile; rien n'est découvert.

LE COMTE.

Je vous vois agitée.... vous ne me parlez qu'avec crainte..... vous m'ordonnez de vous fuir...... Au nom des Dieux! Quel est donc ce mystère?

EMILIE.

Il est affreux, Monsieur le Comte, & si mon amie

vous eſt chère, il faut, par la plus prompte abſence, empêcher qu'il n'éclate.

LUCILE.

Je ne vous rappellerai pas que c'eſt pour vous ſeul que je me ſuis enchaînée aux pieds des autels. Le ſacrifice fut cruel.... mais trop heureuſe, puiſqu'il briſoit vos fers, la douleur m'auroit conduite au tombeau ſans m'en plaindre. Imprudent jeune homme! falloit-il, ſous l'habit d'un jardinier, venir dans ce ſéjour de douleur troubler une tranquilité achetée par les larmes les plus amères, & réveiller dans mon cœur un amour que ma raiſon s'efforçoit de combattre? Depuis un mois que vous êtes ici, quels tourmens ne m'avez vous pas fait ſouffrir? Epouvantée de votre déſeſpoir, frappée de la crainte d'un Dieu dont je ſuis l'épouſe, craignant ſans ceſſe de voir mes ſentimens découverts, toujours indéciſe entre ma tendreſſe & mon devoir, chaque inſtant redouble ma peine ſans pouvoir fixer mes idées. Ce matin, enfoncée dans un boſquet, j'y liſois votre dernière lettre....

LE COMTE.

Eh bien?

LUCILE.

Entraînée par ce feu que vous ſavez ſi bien peindre, j'avois oublié l'univers entier. Ce ne fut qu'en me levant que j'apperçus madame l'Abbeſſe derrière moi. Jugez de ma ſurpriſe. J'allois mourir de honte & de douleur...... mais la crainte de vous perdre triompha de ma foibleſſe, me rendit coupable & parjure, & j'oſai, ſans rougir, lui remettre votre lettre, en l'aſſurant que le hazard ſeul me l'avoit fait trouver.

LE COMTE.

Vous me faites trembler. Se ſeroit-elle doutée?...

EMILIE.

Vous jugez, M. le Comte, quelle allarme une lettre comme la vôtre, a dû produire dans un couvent. Madame l'Abbeſſe crie au ſcandale, toutes les religieuſes s'aſſemblent; on court; on viſite chaque cellule dans l'eſpérance que quelqu'indice fera découvrir la coupable. On alloit entrer dans celle de mon amie..... Je m'élance, &, ſans être apperçue, j'enlève ce portrait qui ſeul pouvoit découvrir ſon crime.... ſi c'en eſt un d'avoir un cœur comme le ſien. Le voici. (*Elle donne le portrait à Lucile.*)

LUCILE.

Généreuse amie! Sans vous, depuis long-tems Lucile n'existeroit plus.

LE COMTE.

Ah! Madame, quelle obligation! ma vie entière, tout mon sang pourra-t-il payer ce bienfait?

EMILIE.

J'ai sauvé mon amie, M. le Comte, voilà ma récompense, elle est chère à mon cœur. Mais, si vous mettez quelque prix à ce que j'ai fait pour elle, de grace! sortez de ce couvent.

LUCILE.

Au nom de notre amour, ne me refusez pas!

EMILIE.

Croyez que l'orage n'est point dissipé. Pour différer, il ne fera qu'éclater avec plus de violence; tous les soupçons se tournent sur Lucile. Trop sage pour croire que la vertu consiste à n'exister que pour soi. & trop grande pour déguiser ses sentimens, tant de qualités qui l'eussent fait chérir dans le monde, la font haïr dans ce couvent. Ne vous y trompez pas, M. le Comte, la haine habite dans ces retraites & souvent elle y éclate avec plus de violence que dans le mode. Dispensez moi de vous en dire davantage; mais si vous aimez Lucile, éloignez-vous, ou tremblez sur son sort.

LE COMTE.

AIR.

Il le faut.. : . Eh bien, je m'exile;
Je vais languir loin des ces lieux.
Ah! il se peut, vivez tranquille;
Oubliez l'amant malheureux
Qui doit mourir loin de l'asyle
Où vous avez formé des vœux.
Hélas! hélas! adieu, Lucile.

EMILIE.

Je ne me trompe pas..... on vient de ce côté. Amans infortunés! il faut vous séparer.

LUCILE.

Adieu, mon cher Comte; reprenez votre portrait, je ne peux plus le conserver sans danger..... il faut m'en séparer..... Reprenez ces lettres, elles dépo-

ferôient contre moi. Adieu. — Ma chère Emilie, si l'on me demande, excusez mon abscence le mieux qu'il vous sera possible; mais je n'ose paroître à leurs yeux..... mon trouble me découvriroit..... On approche....., Adieu mon cher Comte.... adieu..... Fuyez,... pour la dernière fois, adieu.

(Luilce sort du côté du bosquet, Emilie du côté par lequel doivent entrer les religieuses.)

LE COMTE.

De quel côté fuir? Si je suis ses pas, je la livre aux plus affreux soupçons. De ce côté, je vais rencontrer les Religieuses.... Je les entends. Cachons nous dans ce bosquet. Ah! qu'il soit mon réfuge, en attendant le moment cruel où je pourrai, sans crainte, abandonner ces lieux.

(Il entre dans le bosquet, & disparoît aux yeux du Public.)

SCENE III.

EMILIE, L'ABBESSE, LA SOUS-PRIEURE, TOUTES LES RELIGIEUSES, les jeunes d'un côté, les vieilles de l'autre.

CHŒUR DE RELIGIEUSES.

Ah! quel scandale abominable!
Quel déshonneur pour le couvent.

L'ABBESSE.

Mes Sœurs, qui de vous est coupable!

CHŒUR DE RELIGIEUSES.

Ce n'est pas moi, certainement.

L'ABBESSE.

Le voici l'écrit punissable.
C'est une lettre d'un amant.

LES JEUNE RELIGIEUSES *soupirant.*

D'un amant!

LES VIEILLES, *avec colère.*

D'un amant!

CHŒUR DE RELIGIEUSES.

Ah! quel scandale abominable!

Quel déshonneur pour le couvent.

L'ABBESSE.

Mes Sœurs, mes Sœurs point de foiblesse.

LES JEUNES RELIGIEUSES.

Hélas! hélas! point de foiblesse.

LES VIEILLES.

Non, non, non, non, point de foiblesse.

L'ABBESE.

Tout y respire la tendresse.

LES JEUNES RELIGIEUSES, *soupirant.*

La tendresse!

LES VIEILLES, *avec colère.*

La tendresse!

CHŒUR DE RELIGIEUSES.

Ah! quel scandale abominable!
Quel déshonneur pour le convent!

L'ABBESSE, *ouvrant la lettre.*

Écoutez & frémissez. (*Se retournant vers les religieuses.*) Tout le monde est-il ici?

LA SOUS-PRIEURE.

Oui, Madame; excepté la sœur Lucile.

L'ABBESSE.

Pourquoi donc cette abscence, cette indifférence sur un événement d'où dépend l'honneur de cette maison? (*se tournant du côté des vieilles.*) Une lettre amoureuse! Ah! mes sœurs, nous sommes toutes compromises.

LA SOUS-PRIEURE.

La conduite de la sœur Lucile ne doit point vous étonner, Madame; vous savez qu'elle a toujours aimé à se distinguer & que ses principes.....

EMILIE.

Ah! ma sœur, pourquoi lui faire un reproche d'une action aussi simple. Tranquille sans doute avec sa conscience, elle n'a pas cru que cet événement dût troubler le goût qu'elle a toujours eu pour la solitude. Deviez-vous lui en faire un crime?

LA SOUS-PRIEURE.

Nous verrons, nous verrons.......

EMILIE.

Mais la voici.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTES, LUCILE.

L'ABBESSE, *reprenant la lettre.*

ECoutez. — Mais . . . vous le savez, mes sœurs, ma poitrine est d'une délicatesse . . . qui, j'en suis certaine, ne me permettroit pas d'achever cette lecture. Tenez, sœur Lucile, c'est vous que je charge de ce soin important.

LUCILE.

Moi, Madame!

L'ABBESSE.

Obéissez, ou vous me feriez croire . . .

LUCILE, *à part en prenant la lettre.*

Grand Dieu! secourez moi. (*Elle lit.*)

" Non, cruelle, votre cœur n'a jamais connu l'a-
" mour. Si vous m'aviez aimé, auriez-vous prononcé
" des vœux désavoués par Dieu même, & contraires
" aux principes qu'il imprima à toute la nature? . . . .
" Si vous m'aimiez, balanceriez-vous entre un vain
" devoir, & les jours de votre époux?... Oui, je le suis,
" je mourrai avec ce titre sacré. . . . . La divinité même
" ne pourroit rompre des nœuds que nous avons formés
" en l'invoquant. . . . . Je peux vous ravir à l'escla-
" vage. . . . . Si vous ne me répondez, *J'y consens.* . . .
" craignez l'égarement d'un amant que vous aurez mis
" au désespoir. . . . . C'est sous vos yeux même que je
" viendrai terminer des jours que vous aurez proscrits.
" Prenez pitié de l'état auquel je suis réduit; répon-
" dez-moi; mais répondez avec votre cœur. Adieu
" cruelle & trop chère amie! . . . Souvenez-vous que ce
" n'est qu'en cessant de vivre que je puis cesser de vous
" adorer. " (*Elle s'évanouit.*)

Il faut que l'actrice qui joue le rôle d'Emilie s'approche de Lucile pendant qu'elle lit la lettre, & à l'insu de l'Abbesse, cherche, par ses gestes, à ranimer son courage; l'orsque l'Abbesse s'en apperçoit, elle fait signe à Emilie qui se retire un peu en arrière.

L'ABBESSE ET LES VIEILLES RELIGIEUSES.

FINALE.

Le voilà découvert ce crime
Qui d'horreur nous fait frissonner;
Le ciel a montré la victime,
Nous ne pouvons plus pardonner.

EMILIE ET LES JEUNES RELIGIEUSES.

Malheureuse Lucile,
Qu'allez-vous devenir ?

LUCILE, *revenant à elle.*

Dieu clément, sois mon asyle;
Je le sens, je vais mourir.

L'ABBESSE ET LES VIEILLES.

Osez-vous après votre offense,
Invoquer un Dieu menaçant ?
Tremblez, tremblez de sa vengeance;
Craignez le sort qui vous attend.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTES, LE COMTE.

LE COMTE *entrant d'un air égaré, se jettant aux genoux des religieuses.*

NON, Lucile n'est point coupable;
J'en atteste à vos pieds, l'honneur.
C'est moi dont l'amour, la fureur
Ont conduit le coup qui l'accable.
Seul j'ai causé tous ses malheurs;
Je la perds & sans espérance....
Sur moi déployez vos rigueurs:
Mais respectez son innocence.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Quel fatal événement!
D'horreur mon âme glacée.
L'excès de mon étonnement
Me tient la tête embarrassée.
Hélas! que faire en ce moment?

LUCILE, EMILIE, L'ABBESSE, ET TOUTES LES RELIGIEUSES.

Fuyez un séjour respectable
Que vous avez trop profané:
La loi, pour un crime semblable,
D'avance vous a condamné.

LE COMTE.

Abandonner ce que j'adore
Aux ſoupçons, à votre rigueur!

LUCILE.

Cruel! qu'exigez-vous encore,
Après m'avoir ravi l'honneur?
Faut-il que je vous ſacrifie
Des jours uſés par les malheurs?
Eh bien! arrachez-moi la vie;
Mais quittez ce ſéjour de pleurs.

LE COMTE.

Je pars... Mais rempli d'eſpérance
De vous ſouſtraire à leur courroux;
La liberté, l'amour & l'innoceuce
Seroient-ils ſans force pour nous?
(Aux Religieuſes.)
Vous qui d'un Dieu plein de clémence,
Faites un Dieu vengeur, cruel;
Craignez, craignez au nom du Ciel
D'abuſer de votre puiſſance.

LUCILE.

Tu ſais ſi mon cœur eſt coupable;
Dieu dont j'implore la bonté,
En ce jour ſois moi favorable,
Et déſarme leur cruauté!

ENSEMBLE.

EMILIE ET LES JEUNES.

Tu ſais ſi ſon cœur eſt coupable,
Dieu, dont j'implore la bonté!
En ce jour ſois-lui favorable,
Et déſarme leur cruauté.

LE COMTE *aux Religieuſes.*

La loi vous rendroit reſponſables
D'un excès de ſévérité;
Le Ciel qui pardonne aux coupables,
S'arme contre la cruauté.

L'ABBESSE ET LES VIEILLES.

Epouſe d'un Dieu redoutable,
Tremblez de ſa ſévérité;
A nos loix qui devient coupable,
Eſt indigne de ſa bonté.

(Le Comte ſort d'un côté, les Religieuſes de l'autre; les Vieilles en marquant de l'indignation pour Lucile; les Jeunes en témoignant la pitié qu'elle leur inſpire. Emilie ſeule s'approche de Lucile, & l'emmène en la ſerrant dans ſes bras.)

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE II.

Le théâtre représente une voûte qui est censée conduire au chœur. Une lampe, suspendue au milieu de la voûte, doit éclairer la scène, & répandre un jour sombre. Des deux côtés du théâtre il y a des bancs ; & du côté droit de la scène, le public doit voir une grille qui ferme un caveau dont les marches paroissent à travers cette grille.

SCENE PREMIERE.

LA SOUS-PRIEURE, & une autre RELIGIEUSE âgée.

(Elles entrent par une porte qui est au fond du théâtre en roulant un grand fauteuil.)

LA RELIGIEUSE.

QUELLE fatigue ! Ah ! ma Sœur, je suis toute en nage

LA SOUS-PRIEURE.

Je suis aussi fatiguée que vous, ma Sœur ; mais je n'ose m'en plaindre, quand c'est pour la cause du Ciel, & le service de Madame l'Abbesse. C'est ici qu doit être jugée la criminelle Lucile.

LA RELIGIEUSE.

Vous connoissez ma discrétion, & je crois mériter votre confiance. Dites-moi donc je vous prie, pourquoi, dans cette affaire, Madame veut prendre l'avis de ses Religieuses ; elle (vous le savez comme moi ma sœur, Dieu me préserve d'être médisante), elle qu a toujours commandé ici avec un despotisme qui, dan le fond du cœur, nous a souvent révoltées.

LA SOUS-PRIEURE.

L'indiscrétion est selon moi, un crime impardonnable ; mais avec vous, ma Sœur, je crois pouvoi

m'expliquer ſans être indiſcrette. Madame l'Abbeſſe a toujours déteſté Lucile.

LA RELIGIEUSE.

Eh! ma Sœur, qui de nous ne partage ce ſentiment? Aurions-nous oublié le moment où elle fut conduite ici par ordre du Roi?

LA SOUS-PRIEURE.

Par ordre du Roi! Dites donc, ma Sœur, par ordre du frère de Madame l'Abbeſſe, alors en faveur, & qui avoit juré la perte de la famille de Lucile. Peut-être avoit-il tort; mais étions-nous reſponſables de ſa conduite? Devoit-elle recevoir nos ſoins & nos conſolations avec un mépris inſultant? Devoit-elle nous reprocher d'être les miniſtres de ſes vengeances, & Madame d'être auſſi cruelle que ſon frère?

LA RELIGIEUSE.

Ce ſont ſes propres mots; je me les rappelle encore avec indignation.

LA SOUS-PRIEURE.

Nous avons tout ſupporté avec patience, tels étoient les ordres du frère de Madame. Enfin, il eſt inutile de dire comment, vint le moment ou elle prononça ſes vœux.....

LA RELIGIEUSE, *avec vivacité.*

Et nous fûmes vengées.

LA SOUS-PRIEURE.

Que dites-vous ma Sœur? nous fûmes contente de l'avoir arrachée au monde, pour la rendre au bonheur.

LA RELIGIEUSE.

Au bonheur! hélas ma Sœur! c'eſt ce que je voulois dire.

LA SOUS-PRIEURE.

Comme les ſentimens de Madame pour Lucile ont éclaté dans bien des occaſions, elle a craint que quelque jour le couvent ne lui reprochât d'avoir profité de cet événement pour ſatisfaire ſa haine: voilà pourquoi elle a déſiré notre avis. Mais, ma Sœur, (& nous le pouvons ſans remord puiſqu'il s'agit de venger le ciel) je ſuis ſûre que nous ſerons agréables à Madame, en ſecondant ſes intentions. Intimidons les foibles, faiſons ſentir aux jeunes de quelle conſéquence il eſt pour elles de ſe taire dans une circonſtance pareille; enfin....

LA RELIGIEUSE.

Je vous comprends, ma Sœur. (*On entend une cloche.*) L'heure nous appelle à nos devoirs. Adieu. Paix & santé.

LA SOUS-PRIEURE.

C'eſt ce que je vous ſouhaite, ma Sœur.

(*Elles voient venir Lucile, levent les bras avec indignation, & ſortent.*)

SCENE II.

LUCILE, *ſeule.*

(*Elle eſt vêtue de l'habit des novices & dans un grand déſordre; elle entre en ſe ſoutenant contre les murs.*)

AIR.

Où fuir... où me cacher; hélas!
La honte par-tout m'environne,
Aucun eſpoir... il m'abandonne,
Et j'invoque en vain le trépas.

Mon Dieu, ferois-je donc coupable,
Puiſque je tremble devant toi?
Ah! ne fois point inexorable,
L'amour; la douleur & l'effroi,
Me rendent aſſez miſérable.

Où fuir... où me cacher; hélas, &c.

Amour! tu me pourſuis encore...
Oui... je le ſens... il me dévore..!

Où fuir, où me cacher; hélas! &c.

(*Elle tombe ſur un des bancs.*)

Infortunée Lucile! voilà donc l'abîme où t'a conduit un excès de tendreſſe! Pour déſarmer le père de ton amant, tu ſacrifies ton repos; tu oſes ſans frémir prononcer des vœux .... à peine eſt il accompli le ſacrifice douloureux ...... il meurt ce père inflexible, & toi même, amante inſenſée! as mis une barrière éternelle entre toi & celui que tu n'as pu ceſſer d'aimer. L'eſ-

poir...... seul soutien des malheureux! l'espoir même m'est interdit. Les larmes, la douleur, l'humiliation... & le souvenir d'un amour qu'il m'est impossible de vaincre, voila quel sera désormais mon partage. — Les cruelles! m'avoir dépouillée d'un habit.... oui, j'en étois indigne, si pour le porter, il faut avoir renoncé à tous les sentimens de la nature — Qu'il se fait attendre long-temps l'arrêt de mon supplice. Ah! si c'étoit la mort! mais elle ne pourroit assouvir leur haine. C'est par des tourmens infinis.... j'entends quelqu'un... on approche..... où me cacher? Grand Dieu! que ne puis-je me dérober à moi-même.

SCENE III.

LUCILE, EMILIE.

EMILIE.

EH! quoi, vous fuyez..... & c'est votre Emilie.

LUCILE.

De grace! dites-moi, trop généreuse amie, est-il sauvé?

EMILIE.

Oui, ma chère Lucile.

LUCILE.

Je n'ai plus rien, absolument rien à craindre pour lui!

EMILIE.

Rassurez-vous, il n'a couru aucun danger.

LUCILE.

Dieu clément! tu m'as donc exaucée. On peut maintenant disposer de mon sort.

EMILIE.

Il n'est pas sans espérance.

LUCILE, *avec vivacité.*

Vous dites?.....

EMILIE.

Que j'espère encore refléchir la rigueur de nos loix. Madame l'Abbesse fait assembler le couvent; elle ne prononcera rien sans nous avoir consultées. Ah! que

le soin de vous défendre sera cher à mon cœur ! vos vertus, votre innocence, la voix de l'amitié, mes larmes.....

LUCILE.

Vous rendroient coupable à leurs yeux sans rien changer à ma destinée. Ma chère Emilie, n'ajoutez pas à mes chagrins celui d'avoir fait votre malheur. Mes peines je saurai les supporter ; mais les vôtres... ah ! mon amie......

EMILIE.

Les miennes, ma chère Lucile !... elles seront éternelles, si je n'obtiens votre grace.

LUCILE.

J'exige.....

EMILIE.

N'exigez rien, où dès ce moment je croirai que vous ne m'avez jamais aimée. Avez-vous pu croire que de vaines considérations pourroient me retenir ? Eh ! que me fait à moi leur haine ! si je vous perds, elle n'ajoutera rien à ma douleur : mais si j'adoucis l'arrêt qu'elles vont prononcer, si nous ne sommes jamais séparées..... Ah ! mon amie, mettez la main sur mon cœur, & jugez de la joie qu'auroit votre Emilie.

LUCILE.

Généreuse & cruelle amie ! vous n'avez donc pas réfléchi....

EMILIE.

Moi ! réfléchir...... Ah ! Lucile, je le vois bien, vous ne m'avez jamais connue.

DUO.

LUCILE.

Conservez-moi votre amitié,
Voilà mon unique espérance ;
Mais cessez ; cessez, par pitié,
De rien tenter pour ma défense.

EMILIE.

Emouvoir pour vous la pitié,
Rendre justice à l'inocence ;
C'est un besoin pour l'amitié ;
C'est mon devoir & ma seule espérance.

LUCILE.

Vous me perdez.

EMILIE.

Je n'entends rien.

LUCILE.

La haine agit.

EMILIE.

L'amitié règne.

LUCILE.

Craignez, craignez.

EMILIE.

Pour votre bien,
Qu'est-il au monde que je craigne ?

LUCILE.

Les soupçons, leur fureur.

EMILIE.

Ah ! pour vous que m'importe !

LUCILE.

Vous perdez le bonheur.

EMILIE.

Votre intérêt l'emporte.

ENSEMBLE.

Cédez, ah ! laissez vous fléchir !
Ecoutez mes vœux, ma prière ;
Plutôt que de vous voir souffrir,
Je donnerois ma vie entière.

EMILIE.

Mais je les entends, il faut vous éloigner. Adieu, malheureuse Lucile.

LUCILE.

Adieu, trop généreuse amie ; n'oubliez pas que vous m'avez promis....

EMILIE.

De vous sauver, s'il est possible ; c'est le seul serment qu'ait prononcé mon cœur.
(Elles s'embrassent ; on entend du bruit, Lucile se sauve.)

SCENE IV.

EMILIE, L'ABBESSE, LA SOUS-PRIEURE, TOUTES LES RELIGIEUSES.

(*Elles entrent dans le plus grand silence, & se rangent les jeunes d'un côté, les vieilles de l'autre. Quand l'Abbesse s'est placée dans son fauteuil, qui est au milieu de la Scène, elle leur fait signe de la main de s'asseoir. Les Religieuses obéissent & se placent sur les bancs qui sont des deux côtés du Théâtre, excepté la Sous-prieure & la vieille Religieuse qui restent debout auprès du fauteuil de l'Abbesse. Emilie doit être sur le devant du banc des jeunes Religieuses, qui est à la gauche de l'Abbesse.*)

L'ABBESSE.

JE dois vous faire part, mes Sœurs, du motif qui m'a portée à vous assembler. L'événement arrivé aujourd'hui dans notre maison est affreux; il offense à la fois le ciel, nos principes & nos loix. J'ai cru que de si grands intérêts compromis par un attentat inoui, exigeoient une punition égale au crime, & qui, en livrant la coupable à ses remords, retînt dans le devoir, celles que trop d'indulgence pourroit conduire au précipice. Mais si je règne sur vous, mes Sœurs, ce ne doit être que par la justice; & toutes les fois qu'un avis meilleur que le mien sera ouvert, vous me verrez toujours le saisir avec avidité. Que celles qui pensent que la sévérité peut aller trop loin dans cette occasion, se lèvent & me répondent.

(*Emilie se lève & toutes les jeunes Religieuses imitent son exemple.*)

L'ABBESSE, *se levant aussi.*

Si je voulois arrêter l'excès d'un zèle imprudent, je vous rappelerois qu'un horrible mensonge m'avoit mise dans la néceffité de partager mes soupçons entre vous. Si le ciel n'eût pris soin de découvrir la coupable, considérez les maux auxquels nous étions réser-

vées. La calomnie, la méfiance, l'inimitié, la haine alloient pour jamais troubler la tranquilité dont nous avons joui jusqu'à présent. Mais, je le répète, je ne veux pas exciter votre colère; elle a mérité celle du ciel, elle est assez punie.

(Toutes les jeunes Religieuses, excepté deux, se placent sur leur banc.)

LA SOUS-PRIEURE.

Eh ! qui de nous oseroit prendre sa défense, sans avouer que dans le fond du cœur elle est déjà rebelle à ses devoirs? Oui, Madame, c'est dans cette circonstance que vous allez connoître celles qui sont véritablement attachées à nos principes. Pour moi, j'ose le dire, voilà mon sentiment : qui se montre trop facile à pardonner le crime, est bien prêt de le commettre.

(Les deux jeunes Religieuses qui étoient restées debout, reprennent leur place en tremblant.)

EMILIE.

Moi, seule, ô mon Dieu! moi seule vais donc prendre la défense de l'innocence outragée.

L'ABBESSE.

Pour vous, Sœur Emilie, votre amitié, trop intime peut-être avec Lucile, me donne le droit de vous interdire la parole. Je pourrois faire plus, sans doute; bénissez ma bonté.

EMILIE.

Eh bien, Madame, si mes pleurs, si l'amitié la plus respectable sont des crimes dans ce séjour; si sans vous désobéir, je ne peux élever la voix pour mon amie, ah! qu'elle soit entendue du moins avant d'être jugée. C'est une loi sacrée que le criminel même a droit de réclamer.... C'est une grace que je vous demande à genoux pour elle.... Mes Sœurs, joignez vos prières aux miennes, qu'elle soit entendue; c'est tout ce que je demande.

(Les jeunes Religieuses se jettent à genoux, tendent les bras vers l'Abbesse.)

L'ABBESSE.

Oui,.... mes Sœurs... oui, elle le sera. Qu'on la fasse venir.

(Emilie sort & rentre au même moment, tenant Lucile par la main.)

SCENE V.

Les précédens, LUCILE.

L'ABBESSE.

APPROCHEZ, vous que je n'ose plus appeler ma Sœur. On espère, & je le souhaite, que vous parviendrez à vous justifier. N'oubliez pas que le Ciel vous entend, vous juge, & que le mensonge ajouteroit à vos forfaits, sans adoucir le châtiment que vous avez mérité.

LUCILE.

Ce que je pourrois dire pour ma justification, vous le savez aussi bien que moi, Madame; mais mon amie l'exige, & je vais vous répondre. Fille unique d'un père adoré, heureuse par la nature & par l'amour, je touchois au moment de serrer les nœuds de l'hymen le plus tendre, quand la mort nous ravit notre bienfaiteur, notre ami, & nous laissa en but à la fureur d'un homme puissant qui détestoit mon père. Son crime étoit impardonnable. Avec toute la force que donne la vertu & l'amour de l'humanité, il avoit tonné contre les fautes & la tyrannie de son administration. Un ordre supérieur le fit ensevelir vivant dans l'antre du crime & de la vengeance. Le même exempt qui venoit d'arracher mon père à ma tendresse, me conduisit dans un couvent où j'appris, quelques jours après, que la douleur, ou plutôt un nouvel attentat, m'avoit rendue orphéline. Je croyois toucher au dernier terme du malheur; combien je me trompois! & que la haine est ardente à inventer de nouveaux tourmens! Caresses, séductions, menaces, ruses, traitemens cruels, on employa tout pour me forcer à prendre le voile. Mais j'aimois, j'étois sûre du cœur de mon amant, & je résistai sans efforts. Que devins-je, hélas! quand j'appris que, d'accord avec un père ambitieux & foible, le monstre, qui avoit juré ma perte, venoit de faire renfermer mon époux, & que le sacrifice de ma liberté étoit devenu le terme de sa prison. Ce que tant de persécutions n'avoient pu, l'amour seul l'exécuta. Je prononçai mes vœux, & fus pour jamais soumise au pouvoir de celles qui m'avoient persécutée. — L'homme cruel qu

a assassiné mon père, c'est votre frère, Madame; le couvent où je fus amenée, est celui dans lequel vous commandez; les personnes qui m'ont si cruellement traitée, je ne les nomme pas: elles m'entendent, & vont être mes juges. — Voilà les crimes dont je fus la victime. Le mien, le seul qu'on ose me reprocher! est de n'avoir pu vaincre un amour.... qui fit si long-tems mon bonheur, qui cause à présent mon désespoir; mais qui ne m'a jamais rendue coupable. — Vous avez exigé la vérité, maintenant jugez-moi.

EMILIE.

Caractère sublime! le malheur même ajoute à ta beauté. Vous l'avez entendue, eh bien! oserez-vous?...

L'ABBESSE.

Sœur Emilie, j'attends quelqu'un: allez dans mon parloir. Si vous devinez mes motifs, sortez; & n'oubliez plus que l'obéissance est au nombre des vœux que vous avez prononcés.

EMILIE, *traversant le théâtre pour sortir.*

Grand Dieu! est-il possible d'être sans cesse prosterné au pied des autels, & d'avoir un cœur si peu sensible aux douleurs des mortels!

(*Au moment de sortir, elle tourne les yeux sur Lucile, se jette dans ses bras, l'embrasse, & s'enfuit avec le mouvement de quelqu'un qui craint de ne pouvoir retenir les cris de sa douleur.*)

SCENE VI.

LUCILE, L'ABBESSE, LES RELIGIEUSES.

L'ABBESSE *à deux jeunes Religieuses qui paroissent vivement affectées.*

ET vous, jeunes insensées qui n'avez que des larmes à offrir au ciel qui demande vengeance, approchez & levez cette grille. (*Elles obéissent.*) Voyez-vous ce noir souterrein, un entier abandon, & la nourriture la plus grossière, voilà le sort réservé aux épouses de Dieu, lorsqu'elles sont infidèles à leurs devoirs. (*Se retournant vers Lucile.*) Vous m'avez entendue; l'arrêt est prononcé.

MUSIQUE.

LES JEUNES RELIGIEUSES.	L'ABBESSE ET LES VIEILLES.
Le crime est grand; mais quel supplice!	Reçois, grand Dieu! ce sacrifice,
Grand Dieu! daigne éclairer nos cœurs!	Et qu'il appaise ta fureur:
Exigeois-tu ce sacrifice?	Le crime, nos loix, ta justice
S'il est vrai, pardonne nos pleurs.	Autorisent notre rigueur.

(Lucile s'appuie sur les deux Religieuses qui ont levé la trappe & s'avance près du souterrain.)

LUCILE.

Dieu, pour elles, sois moins sévère,
Que leurs cœurs ne le sont pour moi;
Pardonne un arrêt sanguinaire,
C'est le seul vœu que j'élève vers-toi.

Elle descend dans le caveau; & tombe évanouie sur les marches.

EMILIE, *pouvant à peine respirer.*

On vient.... Craignez une puissance,
Uu ordre sacré.... sur mes pas ...
Je l'ai vu..... Lucile.... il avance;
Entendez le bruit des Soldats.

SCENE VII.

LE COMTE, en uniforme de grenadier, un OFFICIER de la garde nationale, SOLDATS de sa compagnie & *les précédentes.*

CHŒUR DE RELIGIEUSES.

EXPLIQUEZ-VOUS; quelle épouvante!

LE COMTE, *dans la coulisse.*

Où la chercher? Cruelle attente!

(Paroissant sur la Scène.)

Lucile!.... Hélas! de quel côté....

LUCILE, *appercevant le Comte.*

C'est lui.... Grand Dieu je meurs contente.

(Elle tombe dans les bras du Comte.)

LE COMTE, *la serrant dans ses bras.*

Amour!

CHŒUR DE RELIGIEUSES.

Vengeance!

L'OFFICIER *& les soldats nationaux paroissans.*

Liberté!

LE COMTE, *montrant le souterrain & Lucile qu'il a portée mourante dans un fauteuil.*

Ah! mes amis, regardez & jugez si j'avois tort.

L'OFFICIER.

Mille pardons, Mesdames, de la manière un peu brusque dont nous sommes entrés ici, mais d'après les alarmes que nous avoit données notre frère, nous avons cru.....

L'ABBESSE.

Et de quel droit, Monsieur, ose-t-on violer un asyle?......

L'OFFICIER.

Du droit de l'humanité qui ne permet plus que l'on commette des crimes sous le vain prétexte de venger le ciel. Des loix que nous avons juré de maintenir, auxquelles personne ne peut se soustraire, & que vous respecterez, Madame, viennent de briser les grilles de vos saintes prisons, & de rendre à la nature tant d'objets malheureux que des vœux indiscrets ou forcés avoient enlevés à la Société.

L'ABBESSE, *à l'Officier.*

Quoi! Monsieur, on auroit la cruauté de nous contraindre?....

L'OFFICIER.

Cessez de le craindre, Madame; en détruisant les abus, on fait compatir à la foiblesse de ceux qui en sont les victimes. Si votre conscience, l'âge ou l'habitude vous engagent à ne pas rentrer dans le monde, restez dans ces enceintes. Une existence, suffisante pour quelqu'un qui a fait vœu de pauvreté, vous donnera les moyens d'y vivre. Mais vous, jeunes infortunées, ne vous laissez plus séduire par de pieux mensonges, & croyez que l'être le plus parfait aux yeux de la divinité, est celui qui remplit dignement les devoirs d'homme, de citoyen, d'époux, de père & d'ami.

L'Abbesse & les vielles Religieuses sortent en colère; les jeunes se pressent autour de Lucile. La sous-prieure, & la vielle Religieuse qui sont restées, se consultent & finissent par se ranger du parti des jeunes.

CHŒUR GÉNÉRAL.

O liberté! déesse de la France,
Plutôt mourir que de vivre sans toi,
Du despotisme étouffer la puissance,
N'obéir jamais qu'à la loi;
Punir tous ceux qui lui seroient rebelles,

Voilà nos vœux. Dieu, devant toi,
Nous le jurons, nous leur ferons fidèles.

CHŒUR D'HOMMES.

Périsse à jamais l'homme impie
Qui pourroit trahir nos fermens !
Que les remords, la honte & l'infamie,
Comme des vautours renaissans,
Jusqu'au dernier jour de sa vie,
Ne lui donnent que des tourmens !

CHŒUR GÉNÉRAL.

O liberté ! déesse de la France,
Plutôt mourir que de vivre sans toi,
Du despotisme étouffer la puissance,
N'obéir jamais qu'à la loi,
Punir tous ceux qui lui seroient rebelles ;
Voilà nos vœux. Dieu ! devant toi,
Nous le jurons, nous leur ferons fidèles :
Vive la liberté, la patrie & la Loi.

FIN.